

Extraits choisis de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul concernant la terre

« Avec l'odeur de la pluie, une mélancolie pénètre le citadin ; tristesse croit-il, en réalité souvenir de la terre, regret d'un monde calme et lointain qu'il devine à travers le rideau de l'ondée. »

« Boire au jour de la soif et manger à l'instant de la faim ; plonger dans la vague et tenir un poisson, plaisanter avec l'ami ou baiser les yeux de l'amie. Tout ce que nous pouvons acquérir n'est qu'un surcroît, l'essentiel nous a été donné le jour de notre naissance. Nature... Nous, modernes, commençons à déceler le sens de ce mot qui éveille en nous une irrésistible nostalgie : dans cette nature déchue où règne la mort, mais qui porte toujours la marque du créateur de l'Éden. »

« Nous sommes pris à la gorge - angoissés - autant par le vide que par le plein. Nous manquons d'air, serrés un peu plus près chaque jour par les exigences toujours plus strictes des mégapoles, de l'argent, de la technique et de l'État. Le sentiment de notre impuissance dans la plupart des cas nous oblige à refouler l'infection au plus profond de nous-mêmes, où elle se déchaîne. Nous sommes tentés de vomir en bloc l'armée, l'école, l'usine et même l'hôpital. »

Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone* (1969)

« Aujourd'hui l'angoisse et la révolte sont d'autant plus vives que la dégradation des lois spirituelles et morales va de pair avec la multiplication des règles et contraintes matérielles par un progrès technique qui libère en asservissant. »

Bernard Charbonneau

« La révolte de tous les grands révoltés modernes ne part pas de considérations économiques ou morales : d'une idée, mais d'une expérience personnelle. Ce n'est pas la révolte d'une nation ou d'une classe, mais celle de l'individu isolé, atteint dans sa chair autant que dans son âme. Se sentant nié, l'individu se rebelle contre toutes les contraintes du monde moderne ; sa révolte explose, cherchant à le détruire dans ses fondements : non seulement l'argent, la ville, la nation et la guerre, mais la conscience et l'idée. Il vomit notre monde en bloc, depuis ses machines jusqu'à ses tabous sexuels et ses religions du salut. Il fuit à travers le monde à la recherche du pays fabuleux où n'existent ni guerre, ni morale, ni religion, la contrée d'avant la machine, et celle d'avant l'inquiétude ; le pays où l'éclat du soleil fait oublier le temps, où l'homme n'est plus qu'un animal éclatant. La naïveté originelle, il la retrouve dans le seul acte que notre civilisation n'a pas réussi à intégrer ; faire l'amour, le dernier acte spontané : la dernière nature avec la mort. »

Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone* (1969)

« Le monde où nous vivons dévore l'espace : il remplit l'étendue, détruit les sites et lieux. L'idée de progrès est liée à la maîtrise et à la négation de l'espace. On veut "vaincre la distance", mais on ne la vainc pas, on la nie, et notre victoire sur l'espace nous en prive. L'homme, privé d'espace : d'étendue, de sites et de lieux, est menacé d'être physiquement, psychiquement et spirituellement anéanti. »

Bernard Charbonneau

« Si nous voulons retrouver la nature, nous devons d'abord apprendre que nous l'avons perdue. »

Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone* (1969)

« Sans cesse de nouvelles voies achèvent de dissocier l'étendue, que rongent les bases de fusées, les aérodromes ; sans cesse les arbres s'abattent et la terre recule devant l'asphalte et le béton. Jusques à quand la peau de chagrin continuera-t-elle de rétrécir ? La machine va trop vite pour la pensée : son usage précède toujours la conscience de ses effets. »

« Si l'évolution actuelle continue d'elle-même, le temps des rivières est fini, celui des égouts commence. »

« La nature truquée des jardins publics, dont la verdure faite pour le repos est plus implacable qu'un bloc de béton. Peut-être sont-ce les grilles, l'interdiction de marcher sur les pelouses, ce goût des fleurs trop belles et des poissons trop rouges, ces animaux gavés et sans défense que le garde protège, ces plantes qui périraient ailleurs ; peut-être est-ce la foule en habits du dimanche qui donne cette impression. Le jardin public n'est pas un plaisir, c'est le médicament nécessaire à une humanité privée de grand air. Au milieu des maisons, les hommes ont fabriqué une nature exprès ; ils ont amené de la terre, posé des canalisations pour alimenter la rivière, planté des arbres et fait pousser des fleurs ; et pour protéger ce décor, ils ont dressé une barrière hérissée de piques et de règlements. Les usagers sont trop nombreux : regardez mais ne touchez pas. Le jardin public n'est qu'un fantôme mensonger : un spectacle. L'adulte sans illusion n'y trouve que cette boisson glacée des rêves qui brûle la gorge. Robinet-cascade : nostalgie du torrent généreux ; prairie interdite : nostalgie des courses en plein champ ; troupeau de carpes obèses gonflées de mie : désirs d'eaux libres et poissonneuses. Le prisonnier croyait avoir franchi les murs de sa prison, et il se retrouve derrière une grille. Franchissant le portail, il se dirige vers les zones industrielles dont la rudesse est plus poétique que cette verdure fabriquée pour le plaisir des hommes. Mais il peut même sortir, à la recherche de la pureté originelle, et pénétrer dans les forêts qui bordent

la poussée de la banlieue. En semaine, il y trouvera l'ombre, et parfois le silence ; seulement, à ses pieds, une herbe jaunie se fane, le sol tassé est minutieusement souillé. Au cœur de la nature intacte, la nature a péri sous le viol écrasant de la foule. »

Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone* (1969)

« Nos sociétés actuelles, dites "développées" ont atteint un sommet, celui de l'hypocrisie. Elles n'interdisent le meurtre et la violence aux particuliers que parce qu'elles les ont nationalisés. Pire que cela, la relative pacification des États riches passe par une délocalisation et une externalisation de la violence hors de leurs frontières, d'une manière qui atteint parfois le summum de la brutalité voire de l'inhumanité. Pillage des ressources, mise en place et corruption de dictateur, main d'œuvre à bas prix, camp de réfugiés et dans certains cas torture : la violence de notre société se manifeste brutalement à travers des États "tampons". »

D. Laurencin et B. Charbonneau

« Des barrières hérissées de piques en fonte, la niche du chien peinte en vert, le jardin miniature où il a fallu utiliser au maximum le terrain, l'unique salade défendue par tout une famille contre l'unique limace ; l'arbre soigneusement taillé, car il ne faut pas que le voisin en ramasse les fruits et il faut obéir aux règlements préfectoraux ; aussi parce qu'il faut occuper le dimanche, et que la rage d'activité d'une humanité oisive ne peut se dépenser que sur quelques mètres carrés où tout est ratissé, peigné, coupé, astiqué ; un sol où chaque centimètre compte parce que chaque centimètre a été payé. La terre dévastée par cette fureur d'occupation s'est parfois tassée comme du ciment sous le poids du petit tour habituel, et le tout a été recouvert d'une couche de gravier stérile : Sahara domestique, reflet du monde intérieur de ses propriétaires. Partout l'imitation et l'imitation de l'imitation... Toute cette banlieue exprime, à perte de vue, l'effort impuissant de l'individu pour se

distinguer de l'individu, car à quoi bon les lances de fontes, les procès, le roquet bruyant, si derrière ces murs féroce­ment défendus se retrouvent les mêmes visages, le même mobilier Ikéa, le même édredon rose où traîne le Paris-Match ou le Marie-Claire ouvert à la même page ? Quand la dernière lumière s'est éteinte dans la nuit, l'esprit se sent accablé sous le poids de toutes ces existences interchangeable­es. Pourquoi tant de sommeils et de veilles pour répéter la même chose ? Pourquoi ces millions d'existences ? Pour quelle chance ? Sous ce ciel bas où déteignent les feux glacés de la publicité, un océan confus sombre au loin dans la grisaille. Mais cette confuse rumeur est celle d'un océan humain où les personnes sont ensevelies. »

Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone* (1969)

« Poursuivant le secret de l'Univers, la science ne fait qu'en creuser l'énigme. Plus la science progresse dans la connaissance de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, plus elle approfondit leur complexité, plus elle laisse l'accident humain perdu entre l'atome et les galaxies. De source de certitude, elle devient source d'angoisse. Si la science devait un jour tout connaître, l'homme et le savant lui même ne serait plus qu'une pierre dans un désert de pierres. Tel est le châ­timent du profanateur qui oublie la crainte et le tremblement. »

Bernard Charbonneau

« Les touristes ne sont pas des voyageurs, mais une marchandise valorisée, exploitée et transportée par une nouvelle race de trafiquants.»

Bernard Charbonneau

« "Prendre son temps" et non être pris par lui signifie plus que jamais ralentir son train. Pour l'individu comme pour la société actuelle, il devient urgent de résister à l'urgence. Car s'il est vrai que les

évènements nous pressent, notre besoin d'y répondre les rend encore plus pressants : le moment est venu de sortir du flot et de regagner la rive. Tôt ou tard, il nous faudra ralentir notre course individuelle ou collective si nous ne voulons pas percuter quelque obstacle et voulons gouverner notre histoire vers quelque but. Tout homme peut s'exercer à un art du temps, qui est celui de vivre. Celui qui prend le temps d'interroger le ciel et d'attendre la réponse l'entendra peut-être. Et cet instant vivant au centre d'un temps que ne jalonnent plus en vain les heures et les dates, sera celui d'un homme qui balbutie une parole de vérité ou ébauche un geste d'amour. »

Bernard Charbonneau

« Toute révolte, et particulièrement celle-ci, est un non crié contre l'état social, et celui-là est bien plus radical qu'un autre parce qu'il ne l'est pas seulement cette fois contre tel souverain ou telle Église mais contre un monde qui tend à se constituer en système scientifique, technique, économique, et finalement étatique, bureaucratique, militaire et policier, où rien n'échapperait à l'œil et à la main du Léviathan. »

Bernard Charbonneau, 1980

« Une société matérialiste disqualifie le peuple, le pauvre et l'homme quelconque ; aujourd'hui, pour parler, le Christ devrait faire fortune ou passer l'agrégation. La démocratie actuelle n'est plus menée par le gouvernement du peuple par le peuple, mais par des chefs qui se glorifient "d'en être sortis". Comme les raisons techniques, leur mise en pratique est le fait d'une oligarchie. Quelques-uns commandent, il ne reste aux autres que des consignes à exécuter. La société industrielle cumule la mythologie du peuple et celle du progrès ; mais si le progrès est une valeur, le peuple n'en est plus une. L'électeur européen peut se laisser donner la comédie du peuple souverain : comme une fille joue à la vierge après avoir été violée cent fois. Il ne peut le reconnaître, car ce

serait faire la moitié du chemin vers une révolte peut-être sans espoir. Et pour le maintenir en esclavage, la société l'aide à se mentir ; dans les États où l'impuissance du peuple et des citoyens devient extrême, la propagande l'aide à compenser la force impersonnelles des tanks et des mass media par une mythologie de la barricade et de l'opinion. Les masses sont inertes ; soit elles suivent leur pente, soit on les manipules. Ainsi la minorité dirigeante et la majorité dirigée se bloquent réciproquement dans le sens de la plus grande pente. Dans les nations "modernes" le peuple est un produit de l'État, bien plus que l'inverse. Nos sociétés libérales se prétendent fondées sur la liberté et la démocratie ; mais celles-ci s'arrêtent, entre autres, aux portes de l'usine. Comment peut-il y avoir une démocratie politique quand elle se base sur une infrastructure industrielle qui en est exactement le contraire ? Dans cette société le Parlement n'est provisoirement là que pour donner au peuple le spectacle de sa souveraineté. La liberté du Parlement n'est plus que celle de l'incompétence et de l'irresponsabilité, ses discours une brume verbale qui camoufle l'inquiétant silence des experts. Les décisions importantes qui engagent la vie du pays pour des années se prennent en dehors de lui ; et elles passent inaperçues, comme si elle avaient été prises par d'autres dans un autre monde. La finance devenant science, il convient d'en décharger le Parlement pour la confier aux financiers. La politique elle même tendant à devenir une technique de la manipulation des masses. »

Bernard Charbonneau

« Pour Bernard Charbonneau on ne comprendra rien à la puissance de la détermination sociale qui pousse notre société à la catastrophe si on oublie que l'homme est un être hanté par la mort et l'absurde, qui attend de la société qu'elle le sauve de sa finitude et qui finalement s'identifie à elle. " L'homme, écrit-il, est un être social qui rêve de liberté " ; mais il ne la supporte pas et tend à fuir ses contradictions en se réfugiant dans l'ordre social, même si cet ordre doit engendrer un désordre mortel.

Voilà ce qui l'empêche de prendre ses distances avec sa société et tout particulièrement de cette société industrielle. L'analyse décapante de Charbonneau de l'intériorisation de la détermination sociale est en réalité un appel adressé à chacun pour qu'il consente l'effort nécessaire pour prendre ses distances, pour juger et changer sa société. »

Daniel Cérézuelle

Le grand copain de Charbonneau, Jacques Ellul, écrivait en 1987 dans « Ce que je crois » :

« Cette terre, fragile et déchirée, est notre seul lieu, elle est notre seule patrie. »

« Revenez donc sur terre et travaillez donc à rendre cette terre humaine, vivable, harmonieuse. Car telle est notre issue. **La terre est notre seul lieu.** Retrouvez la joie de la terre. Au lieu de la haïr à cause de ses catastrophes, et de la détruire par l'exploitation insensée de l'agro-industrie, des ressources minières et des hydrocarbures, au lieu du gaspillage délirant de ces richesses lentement accumulées pendant des millions d'années et que nous épuiserons en quelques décennies, regardez cette patrie, ce jardin, ce lieu fait pour l'homme, à sa mesure, et non pour sa démesure. Contemplez la plénitude de la campagne, la grandeur des monts, la majesté de l'océan, et le mystère de la forêt. Cela est fait pour vous si vous êtes des habitants qui recevez là tout le nécessaire pour être heureux, comme l'a été l'homme pendant des millénaires. »

« Rendre notre seule patrie à elle-même : **cultiver et garder**, voilà tout ce que nous avons à faire. **La bien cultiver de façon à ne pas l'épuiser ni la rendre hideuse ni la dénaturer, la bien garder, à la fois contre elle-même de façon à lui restituer son harmonie perdue, et contre nous-mêmes de façon à trouver en elle la limite et la mesure de notre**

hubris !

(...) notre jardin est la mesure de toute chose, c'est-à-dire des actions raisonnables et permises pour l'homme. **Nous aurions dû la choyer, en faire l'objet de notre choix et de notre dilection,** (...)

Mais voilà, nous nous sommes une fois de plus radicalement trompés de voie. **Le génie de l'homme depuis un demi-millénaire s'est orienté vers la conquête, l'exploitation, la grandeur, alors que sa vocation était l'harmonie.** Nous avons commencé à détruire pour avoir davantage. Accumuler l'avoir et détruire tout, en le perdant.

Nous sommes en train de dépecer le jardin, et notre terre ne sera bientôt plus que tas d'ossements sans vie si nous continuons à la dévorer ainsi. Les dernières traces de l'Éden sont en train de disparaître. »

« Nous étions appelés, et nous le pressentions confusément, à créer une harmonie, un équilibre, **une juste répartition des forces** et des moyens, un équitable partage de l'abondance terrestre. Mais ce souci fut étouffé par la puissance. **Je pourrais tenir le même discours à propos de la société, y trouver ce même conflit de l'harmonie et de la puissance.** »

« Tout *hubris*, tout esprit de domination, toute entreprise d'utilisation forcée des choses et des êtres va contre la vocation même de l'homme. »